



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 24)

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

PROPOS

LA FAIM. — De tous les maux de la captivité, celui qui nous affecta le plus ce fut la faim. C'est en juillet 40, enfermé à Strasbourg, que je subis pour la première fois son supplice. J'avais vingt ans. C'est au même endroit que je devais voir pour la première fois de ma vie l'insolite spectacle d'hommes cherchant leur nourriture parmi les immondices du dépôt d'ordures : épiluchures moisies, déchet, boîtes vides, bouteilles, ossements, tout était examiné, reniflé, sucé, mâché avec avidité, et une sorte de désespoir qui surprenait.

Affamé comme eux, souffrant de dysenterie, je me refusai à les imiter, préférant la mort par épuisement, si elle devait survenir un jour. Franchir le Rhin me sauva...

La faim ! Je vois encore ce grand garçon à peine plus âgé que moi, Boris, déployant jour après jour mille ruses qui ne trompaient que lui pour faire durer le minable quignon de pain qui nous était alloué. Telle une souris, il le grignotait à petits coups de dents réguliers, l'enfouissait dans sa musette, l'en retirait aussitôt, détachant de ses gros doigts une miette minuscule qu'il happait d'un claquement sec, renifouissait le « reste », qu'il ne cessait de palper comme pour bien s'assurer de sa présence. Sa hanche était qu'on le lui volait. Etendu sur sa paille, il était l'image même de la Faim. Sa conversation reflétait son obsession : manger, manger. Roulé sur lui-même, recroquevillé comme pour mieux comprimer les tiraillements de son estomac, il ne cessait de répéter : « ils vont nous faire crever, ils vont... ». Ses mots me pénétraient telle une vrille, aiguisant encore plus ma propre faim.

Dans le Kommando forestier où nous fûmes ensemble, près des sources du Danube, la faim, la même faim torturante devait nous poursuivre tout l'automne et une partie de l'hiver 40-41. Le dur travail du bois en forêt, sciage et portage, sous la neige très tôt cette année-là, nous affaiblissait de plus en plus. Nous partions du Kommando bien avant le lever du jour, la température avoisinant -20, -30°. Les pommes de terre en robe des champs que nous emportions dans des seaux de fer blanc se trouvaient gelées bien avant midi, seul nous restait le quignon de pain, gris, froid et gluant. Des larmes d'humiliation, des

larmes de rage impuissante coulaient sur nos joues bleues et hâves. Que notre gardien et le contremaître civil aient eu, eux aussi, un « maigre » havresac, ne nous réconfortait pas pour autant. Au contraire, nous leur en voulions presque d'être vainqueurs et de n'avoir « que ça »...

Seule nous soutenait l'image du grand chaudron qui nous attendait là-bas, dans notre misérable baraque à la sortie du village. La pensée de cette mixture épaisse et chaude nous hantait bien avant l'heure et, sur le long chemin du retour, c'est elle qui nous portait, nous soutenait et hâtait nos pas d'écloués. La réalité avait beau n'être pas toujours celle que nous avions imaginée, chaque jour nous espérions quand même le miracle de la faim rassasiée et du corps apaisé. Tous ceux qui ont connu les camps d'internement savent les affres et les tourments de la faim, les phantasmes qu'elle suscite et les extrémités auxquelles elle peut conduire, la folie par exemple, ou la mort — « si Dieu existe qu'il punisse sans merci ni pitié ceux qui détruisent les autres en les affamant. »

Faim subie par pénurie naturelle ou faim volontairement infligée — dans le dessein d'altérer gravement, ou même de détruire la personnalité, tous les témoignages sur la captivité de guerre, concentrationnaire ou autre concordent pour en faire le plus désespérant des supplices :

« Les prisonniers reprenaient vie deux heures avant le retour au camp, environ. La perspective du repos et de la satisfaction temporaire que procurait le repas du soir, nous épargnant momentanément les tourments de la faim, était d'un tel effet sur nous que non seulement le retour, mais même son anticipation devenaient les moments les plus importants de la journée. Comme dans tout tableau idéalisé, il y avait davantage d'illusion que de réalité dans cette perspective. (...) La faim ne relâchait pas l'étau dans lequel elle nous tenait au cours de la nuit ; elle attaquait au contraire, d'une manière habile et irrésistible, avec ses armes cachées. »

La guerre elle-même a parfois conduit des combattants à connaître les affres de la faim. Ainsi à Stalingrad les Allemands de la VI^e Armée, impitoyablement

encerclés sur terre et dans les airs : « la petite lueur de vie brille d'une minuscule flamme qui s'éteint comme une chandelle utilisée jusqu'au bout. (...) La mort par la faim est peu dramatique... »

Cette remémoration de la faim, celle que j'éprouvai aux premiers mois de la captivité en 1940, je la dois à la lecture récente de deux livres passionnants : « Un Monde à part », de G. Herling (Denoël) et « Stalingrad ou la Responsabilité du Soldat », de J. Wieder (A. Michel). En pays Souabe, sur la Mer Blanche ou sur la Volga, en mille autres endroits encore, le même mal terrassait des multitudes d'hommes assemblés et contraints.

Cette expérience que nous eûmes un jour nous met à même, mieux que d'autres, de comprendre la terrible réalité d'un fléau qui, aujourd'hui, frappe de vastes régions du monde, dont les images nous interpellent sans jamais cesser et, apparemment, sans qu'il y soit efficacement porté remède : « ... Comme il y a mille ans, COMME IL Y A QUARANTE ANS, la souffrance humaine n'a pas de prix. Rien ne peut être vraiment beau tant qu'il y a ce meurtre. »

MEA CULPA (Extrait du second journal parisien — 1943/1945, de Ernst Jünger, écrivain allemand, en occupation à Paris) :

« Dans les conversations sur la cruauté de nos jours, on se demande souvent d'où viennent toutes ces forces démoniaques, ces écorcheurs et ces meurtriers dont personne pourtant ne devinait l'existence au sein de notre peuple. Et cependant ces forces y existaient en puissance, comme la réalité le prouve maintenant. La nouveauté, c'est qu'elles deviennent visibles, et qu'en se donnant libre cours, elles peuvent nuire aux hommes. Cette mise en liberté est notre œuvre et notre faute commune ; en rompant nos propres liens, nous les avons déchaînés. Et nous n'avons guère le droit de nous plaindre si le malheur nous frappe aussi dans nos vies individuelles. »

(16 avril 1943.)

Je reviendrai ultérieurement pour de brèves réflexions sur la lecture de ce « Journal parisien » d'un écrivain considéré comme le premier de son pays aujourd'hui.

J. TERRAUBELLA.

1986 est là, ne soyez pas le dernier, pensez à votre cotisation

J'ai reçu de mon ami lorrain le court texte ci-après. Lequel de nous, l'ayant lu à l'époque, eût pu penser que c'est à lui-même qu'il s'adressait ?

Prisonnier de guerre

Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, nos anciens, prisonniers de guerre en 14-18, pensaient à nous en 1939, ainsi que le rapporte le témoignage suivant tiré d'une rubrique du « Figaro » de l'époque.

L'article de M. J. TRARIEUX s'intitulait « Pensez déjà à NOS PRISONNIERS DE GUERRE ».

« C'est pourtant vrai. J'ai été, il y a vingt-quatre ans, prisonnier de guerre — condition de vie misérable, où l'on se trouve, pendant un temps indéterminé, rayé de la liste des humains. Par expérience personnelle, je me sens qualifié pour parler dès aujourd'hui des jeunes Français qui, demain, auront à leur tour l'infortune de tomber aux mains de l'ennemi.

Le prisonnier de guerre, dans un lointain camp d'Allemagne, a trois ennemis particuliers : un ennemi saisonnier, le froid de l'hiver et deux ennemis constants : le cafard et la faim. Contre le cafard, la lutte n'est efficace, quelle que soit la force d'âme, que si

l'on se porte bien. Pour bien se porter, il faut être chaudement vêtu et être nourri.

« Mais, me dira-t-on, cette nourriture inespérée, les Allemands ne la retiendront-ils pas au passage ? Ne la garderont-ils pas pour eux ? Nous ne pouvons nous porter garants de ceux de 1939. Nous devons indiquer toutefois que ceux de 1915 ne l'ont pas fait. En ce qui m'a concerné, quatre-vingt-trois paquets me furent adressés. Il m'en fut remis quatre-vingt-deux.

« Nous savons que la Croix-Rouge s'occupe sans plus tarder de l'organisation de ces envois. Nous l'en félicitons et demandons à l'initiative privée d'apporter à cette œuvre sa contribution. Le mari, le fils, le

frère, dans une geôle du MECKLEMBOURG ou de la SAXE, condamnés au désespoir ou à de trop durs travaux, n'ont d'autre ressource propre que d'attendre la mort du temps. Il appartient à autrui de les y aider, en leur fournissant les moyens de rester des hommes valides. »

Lire cette missive quarante-cinq ans après me donne encore froid dans le dos ; nous ne savions pas ce qui nous attendait en juin 40 et pourtant un message, inconnu de nous tous probablement, avait été lancé.

Pierre DURAND (Pont-à-Mousson).

Reprenons nos bonnes habitudes...

Nos amis ROBERT sont bien rentrés at home, très heureux d'avoir passé quelques jours avec nous ; plaisir réciproque, vous vous en doutez les amis.

Reçu les vœux pour la nouvelle année de nos amis ENCELOT, lesquels espèrent pouvoir revenir dans leur famille en Sologne et quitter la Normandie. Ce sera mon souhait bien sincère : alors dépêchez-vous de vendre votre maison à Tesse-Frouley.

N'oubliez pas de me donner de vos nouvelles que j'adresserai à tous nos amis par l'intermédiaire du « Lien ». J'espère que vous avez passé tous de très bonnes fêtes de fin d'année. J'en profite pour vous renouveler mes vœux de bonne santé à tous.

Pensez à votre cotisation et n'oubliez pas de retourner votre place à la table du 604 pour l'Assemblée Générale du dimanche 9 mars à Vincennes. Merci.

Maurice MARTIN
(Mle 369 - Stalag IB puis XB).



BUDGET

Rattrapage du « rapport constant » : 1986

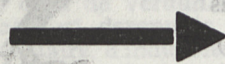
1 ^{er} février	1,86 %
1 ^{er} décembre	1,14 %
Soit	3,00 %

Reste pour les exercices 1987 et 1988 :

5,86 - 3 = 2,86 %

Remarquable exercice (!) pour une promesse à tenir...

Retenez bien cette date



Dimanche 9 Mars 1986

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS. Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 1er mars 1986. Nous lançons un pressant appel aux camarades de la région parisienne pour que quelques-uns d'entre eux acceptent de venir renforcer le Bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 24 mars 1985.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.
- Majoration de la cotisation.

A 13 heures

BANQUET

MENU

- Soufflé chaud de Saint-Pierre sauce d'Armorique
Escalope de saumon braisé au champagne
Filet mignon à la crème de ciboulette
Deux légumes
Plateau de fromages
Bombe glacée antillaise

VINS

- Gros plant sur lie
Bordeaux Château Picheron
Bourgogne rouge
Café
Champagne (fourni par nos soins)

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale.

PRIX NET : 180 F.

BAL : jusqu'à 19 h 30

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

Entrée Gratuite

TRANSACTIONS IMMOBILIERES ET COMMERCIALES ASSURANCES CREDIT

BASTIAISE

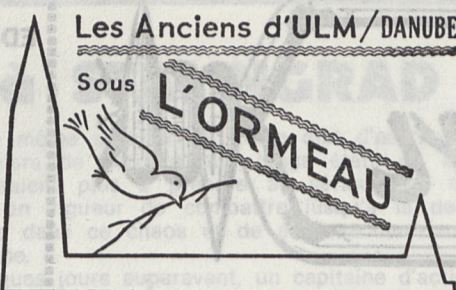
CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

- Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...



Nous avons dit adieu à 85... Nous avons salué, comme il convient, 86, le 5 janvier à l'Opéra-Provence. Le compte rendu de ce premier contact annuel paraîtra dans le « Lien » de février.

Mais je vous prie de penser au deuxième contact 1986 qui nous rassemblera avec nos amis de Province, au Grand Banquet de l'Amicale qui déroulera ses fastes après l'Assemblée Générale du dimanche 9 mars 1986, dans les salons du Restaurant de la Chesnaie-du-Roy, au Bois de Vincennes.

Comme chaque année, les Anciens d'Ulm occuperont le plus grand nombre de tables. Comme chaque année, les Anciens d'Ulm feront le plein. Nous devons rester le « Joyau de l'Amicale VB-X ABC ».

Amis de Belgique, de Province, le groupe parisien vous attend le 9 mars 1986 à la Chesnaye-du-Roy.

Inscrivez-vous, sans tarder, au Bureau de l'Amicale ou auprès de votre responsable ulmiste.

Lucien VIALARD (Kommando d'Ulm - VB).

« Il n'y a pas de troisième âge !!! »

Non, non je ne veux pas, bien que septuagénaire, Vous ressembler en rien petits rentiers propres Pour aller comme vous vivants surnuméraires Vers quel dernier destin pour quoi vous êtes faits.

Frères, sommes pourtant et combien j'ai de peine Quand je vois vos regards fixer je ne sais quoi Au-delà des allées du grand Bois de Vincennes Où vous êtes assis raides, visages cois !

Pour certains d'entre vous le sort est dérisoire. Ignorés, rejetés. Partout vous suit l'ennui Et pourquoi prolonger une si pauvre histoire Qui n'a pour horizon qu'une insondable nuit.

Mon sang ne fait qu'un tour et tout à coup j'enrage Quand en quittant le bois j'aborde Saint-Mandé

LA LIBÉRATION DU KOMMANDO DE BUCH (suite)

Suite au numéro 414 - Décembre 1985

La liberté est au bout du Champ

LIBERTE ! LIBERTE !

Nous fûmes debout de très bonne heure. Les rayons déjà chauds du soleil se jouaient des ultimes brumes matinales et inondaient de leur lumière limpide les fleurs des pommiers dont s'étaient nacrés les vergers voisins.

Vers 9 heures, une compagnie de militaires allemands déguenillés défila lamentablement sur le chemin bordant le kommando, se dirigeant vers Oberkirchberg. Dès qu'elle se fut évanouie au tournant de la route, notre gardien polonais monta dans les chambrées en quête de vêtements dignes de lui donner l'apparence d'un prisonnier. N'ayant à son égard aucun ressentiment, chacun se mit à fouiller dans ses réserves et bientôt lui tendit, qui une veste, qui un pantalon, qui une paire de bandes molletières, qui un bonnet.

Muni de son précieux butin, il descendit dans sa chambre et se changea aussitôt. Il roula en un geste rageur sa tenue de feldgrau qu'il avait dû supporter contre son gré et la lança sous le lit. Jetant un coup d'œil dans le miroir, il sourit à la vue d'un être neuf, transfiguré, puis, avisant le portrait de Hitler qu'il avait, contre son gré, dû tolérer si longtemps, il le décrocha, le lança également sous sa pailasse et nous rejoignit à l'étage.

Nous entendîmes soudain le ronron caractéristique des blindés vers les hauteurs d'Oberkirchberg situées à trois kilomètres de nous, mais à l'opposé d'Ulm.

Une demi-heure plus tard, la troupe qui était passée l'instant d'avant, fit de nouveau son apparition et défila une fois de plus devant le kommando, mais dans le sens inverse, signe avant-coureur d'un encerclement certain. Notre gardien détailla comme un lapin, s'équipa une fois de plus en vert-de-gris et remit le portrait d'Adolf à son clou : c'est qu'il était bon pour dix balles dans la peau, si l'un de ces fuyards s'était avisé de nous rendre visite.

Vers 10 h. 15, le cliquetis des chenilles des chars s'accrut. On l'entendait cette fois très nettement. René Oudin sortit avec un compagnon, traversa le sentier et gravit rapidement le talus en face du kommando où était bâtie une villa. Bien à l'abri derrière le pignon, il nous lança :

« Ça y est les gars ! Je les vois ! Ils tournent autour du château d'eau d'Oberkirchberg pour venir dans notre direction ! »

Il faisait des bonds de joie et lançait les bras en l'air.

« René ! Ne fais pas l'c... ! » lui cria quelqu'un ; mais, avec son ami, il avait déjà disparu derrière le coin de l'habitation. Nous descendîmes tous dans la cour du kommando. Une seconde fois, notre gardien s'était mué en prisonnier de guerre et, arborant un éclatant sourire, se trouvait au centre de notre groupe, faisant admirer à tout un chacun sa nouvelle tenue qui lui seyait fort bien ma foi. Un peu avant 11 heures, le bruit des chars grandit et, cette fois, il nous semblait bien qu'ils approchaient du hameau.

Pour voir écrit en blanc « Cercle du Troisième Âge Sur un bâtiment gris à vous tous destiné !

Quand en finira-t-on avec tous les racismes ! C'est à vous bâtisseurs de ces nouveaux ghettos Que j'arrache la peau de votre faux altruisme Nous poussant lentement au bord de nos tombeaux

Il faudrait en finir avec cette tendance De découper la vie au gré de votre humeur, Age d'or ou d'argent et quoi donc pour l'enfance ? Quel substantif enfin pour le jour où l'on meurt.

Non ! Que jeunes et vieux par naturelle osmeose Intimement mêlés se muent en un seul corps, Qui ne nous verront plus avec cet air morose Laisant vos mièvreries et rejetant vos ORS.

Alors ces petits vieux et ces petites vieilles Iront d'un pas plus ferme et redressés soudain, L'éclat de leur regard et la vie, ô merveille, En eux resplendiront pour leur dernier matin ».

R. K. (mars 1982).

Extention de la carte Emeraude à Paris

Depuis le 1er octobre 1982, la carte « Emeraude » a été étendue aux Anciens Combattants et Veuves de Guerre de soixante-quinze ans et plus.

De plus, étant donné l'interconnexion récente des réseaux de la R.A.T.P. et de la S.N.C.F., il a été décidé d'étendre la gratuité aux lignes gérées par la S.N.C.F.

La carte « Emeraude » permet désormais d'accéder gratuitement :

- Aux lignes « urbaines » des autobus ;
- Aux lignes de métro pour les stations à tarification unique ;
- Aux lignes du R.E.R. à tarification unique et aux portions des lignes S.N.C.F. intérieures à Paris.

Nous rappelons les avantages liés à l'attribution de la carte « Emeraude » : gratuité d'entrée dans les jardins et musées de la Ville de Paris, ainsi que dans les expositions permanentes ; gratuité d'entrée dans les piscines et les établissements sportifs municipaux de plein air ; gratuité d'installation du téléphone, aide à l'amélioration des logements dans le cadre du P.A.C.T.

La carte « Emeraude » est donnée par le Bureau d'Aide Sociale de la Mairie de votre arrondissement.

Pour les départements consulter les Services de la Mairie de ville ou village.

Soudain, nous vîmes s'élever dans le virage, au-dessus des arbres, un immense nuage de poussière blanche. Ensuite, entre les branches, apparut un tank, puis deux, puis un troisième. Une longue rafale de mitrailleuse ne nous inquiéta même pas. Derrière le premier char, dans la poussière soulevée, René et son compagnon couraient, gesticulaient en criant à tue-tête : « Ce sont des Français, les potes ! Ce sont des Français ! »

Quelques cris de « Vive la France ! » s'élevèrent au moment où les trois engins s'arrêtèrent devant le grillage du kommando, tandis qu'au milieu de la cour, nous dansions, nous sautions de joie, nous pleurions et nous nous embrassions ; c'était l'apothéose du délire.

Un officier se tenait debout dans la tourelle, tandis que les soldats, en majorité de nationalité marocaine, étaient assis à l'arrière, mitrailleuse à la main, prêts à bondir à la moindre alerte. Les rafales que nous avions entendues, nous l'apprimes peu après, avaient été destinées aux poules qui se promenaient paisiblement dans la cour d'une ferme voisine. Un Marocain s'était payé le luxe de faire un carton, sans doute pour se prouver qu'il avait encore la main. Le temps d'échanger quelques mots avec nos libérateurs, ceux-ci se remirent en route et probablement dans le but de décourager un assaillant éventuel, tirèrent droit devant eux quelques obus. Ils se rendirent au bout du hameau, à l'endroit où les campagnes et les forêts environnantes étaient bien dégagées et, nous remarquait rien de suspect, firent marche arrière et vinrent se camper à nouveau devant notre maison.

Le vieux nazi Klink, à qui appartenait la propriété où nous avions passé ces cinq années de captivité, était venu voir en curieux. Voyant arriver un civil, un Marocain, un peu plus belliqueux que les autres, le doigt sur la gachette de sa mitrailleuse, fonça droit sur lui, l'empoigna par le col de la chemise, le colla au mur et, se tournant vers nous, demanda :

« Et celui-là, faut vous l'descendre ? »

Klink était devenu plus pâle qu'une coquille d'œuf.

« Non ! fut la réponse. Il est plus bête que méchant. »

D'ailleurs, faire fusiller un homme de quatre-vingts ans aurait terni notre joie.

Le Marocain parut un instant déçu, relâcha son étroit et le vieux, libéré, quitta prestement les lieux. Nous n'eûmes plus jamais l'occasion de l'apercevoir durant les jours qui suivirent.

Par une porte ouvrant au fond du vestibule, nous avions vue sur une modeste ferme ; nous aperçûmes par hasard le fermier devant sa porte nous faisant des signes désespérés ; le pouce en l'air, dirigé vers l'intérieur de sa maison, semblait vouloir nous signifier qu'il se passait quelque chose chez lui. Nous en fîmes aussitôt part au mandant du groupe. Un char démarra à toute allure, contourna le verger entourant le kommando, s'engagea dans l'étroit chemin conduisant au moulin et stoppa à une dizaine de mètres de la ferme. Quelques soldats se laissèrent glisser sur le sol et pénétrèrent au pas de course dans l'habitation. Quelques secondes plus tard, deux S.S.

en sortaient les mains en l'air. Ils furent hissés sur l'arrière d'un tank et, à leur tour, prirent le chemin de la captivité, tandis que le fermier, soulagé, applaudissait. Puis, nos libérateurs reprirent la route en direction d'Oberkirchberg.

Nous décidâmes de fêter dignement notre libération. Au bas du kommando, une porte cadénassée donnait accès à une cave où nous savions que le « cher » herr Klink cachait depuis 1940, la réserve de vin qu'un hôtel lui avait confié. Il fallut peu de temps pour faire sauter la serrure et un bon nombre d'excellentes bouteilles des meilleurs crus français prirent la direction du premier étage et changèrent de propriétaire. C'était le juste retour des choses ; ils les avaient probablement volées en 1940 et il était normal que nous les récupérions.

L'après-midi, à 15 heures, six nouveaux « Sherman » firent leur entrée dans le hameau et prirent, pour la seconde fois, position face aux campagnes environnantes. Les Marocains qui en garnissaient le blindage nous distribuèrent des quantités de paquets de cigarillos et de cigarettes qu'ils avaient chapardés dans les magasins au cours de leur avance victorieuse. Sur le flanc d'un char, un chapelet de cadavres de poules blanches, brunes ou noires se balançait au bout de ficelles ; les soldats nous expliquèrent qu'à défaut de boches, ils se contentaient de descendre ces malheureux volatiles. Ils nous en décrochèrent deux ou trois qu'ils avaient exécutés récemment. La ferme devant laquelle ils venaient de s'arrêter avait été mise sens dessus-dessous. Lorsque nous y pénétrâmes à notre tour, nous nous trouvâmes en présence d'un spectacle navrant. Les tiroirs avaient été tirés hors des meubles et leur contenu, photos encadrées de soldats allemands, portraits des deux fils de la maison, gisaient par terre déchirés et piétinés. Le fermier, brave type s'il en était, se trouvait abasourdi et assis dans un coin, regardant fixement les débris, il semblait ne pas comprendre la raison pour laquelle des soldats alliés s'étaient acharnés à tout mettre dans ce piteux état. Après nos explications, les combattants éprouvèrent quelques regrets, mais il était trop tard et pour eux la guerre n'était pas encore finie. Les vainqueurs n'avaient pas pitié des vaincus.

Soudain, l'officier nous appela et nous indiqua du doigt la direction des campagnes s'étendant devant Unterkirchberg que nous avions quitté la veille :

« Qu'est-ce qu'ils fichent ces gars-là ? »

Nous regardâmes à notre tour. Il nous tendit ses jumelles et nous aperçûmes nettement une cinquantaine de civils occupés à creuser des tranchées à une centaine de mètres en avant du village.

« C'est la volksturm ! Ce sont les vieux paletots qui préparent la défense du patelin ! »

— On va leur régler leur compte ! trancha l'officier. »

Sur son ordre, un tank pivota sur place en faisant craquer les cailloux sous ses chaînes et dirigea sa tourelle vers la verte vallée. Le canon cracha aussitôt de cinq en cinq secondes, sa réserve d'obus. Nous vîmes dans un panache de fumée exploser les bombes dans les champs, à quelques mètres des tranchées et, l'instant d'après, les civils détalèrent comme des lapins vers l'entrée du village. Le servent du canon rectifiait constamment son tir afin de faire éclater ses pruneaux à l'arrière immédiat de la troupe des fuyards. Malheureusement, deux d'entre eux tombèrent malencontreusement sur les maisons de personnes qui ne méritaient pas ce sort. L'un éventa le pignon de l'immeuble du forgeron, l'autre nazi notoire, tandis que l'autre perçait le toit de la grange de chez Ruff occasionnant un incendie dans le foin. (Depuis le débarquement de Normandie, j'allais fréquemment chez ces braves personnes écouter la radio anglaise. Décédés aujourd'hui, leurs enfants sont encore mes amis.) Nous eussions plutôt souhaité que ces munitions atteignent la maison d'un de ces nazis excrétés. Les chars d'assaut demeurèrent sur place une heure encore, puis, comme leurs prédécesseurs qui nous avaient libérés dans la matinée, ils s'en retournèrent vers Oberkirchberg. Le reste de la journée s'acheva dans le calme le plus complet.

Le lendemain, au beau milieu de la matinée, une jeep, occupée par deux soldats américains, s'arrêta elle aussi devant le kommando. Le pare-brise était rabattu vers l'avant et le mitrailleur, assis à côté du chauffeur, avait adopté une position des plus relax : il semblait faire la guerre dans un fauteuil : il avait allongé les deux jambes sur le capot et tenait sa mitrailleuse nonchalamment entre les cuisses. Nous ne comprenions pas un traître mot de ce qu'ils nous disaient, mais après maints gestes significatifs, nous crûmes pourtant comprendre qu'ils désiraient savoir ce qu'il y avait au-delà de notre bled. Nous les accompagnâmes jusqu'au bout du sentier et gravâmes de concert le haut talus d'où nous pouvions apercevoir Oberkirchberg. A peine étions-nous installés d'une minute à son sommet, qu'une volée d'obus s'écrasa dans les labours à moins de cent mètres de nous. Nous nous laissâmes glisser, les uns à plat ventre, les autres sur le dos dans l'herbe du raidillon et la canonnade cessa immédiatement. Nous avions acquis la certitude que, malgré le passage récent des chars français, les Allemands occupaient encore la localité voisine, où ils avaient pris place dans les jardins du château. Les Américains firent demi-tour, nous saluèrent d'un jovial « good bye » et leur jeep disparut dans un nuage de poussière.

Nous nous retrouvions à nouveau seuls et sans défense. Alex Maurage, un compagnon belge, risqua une sortie dans l'après-midi et je décidai de l'accompagner. Nous descendîmes vers une ferme isolée située à environ un kilomètre en contrebas de Buch. C'était une bâtisse en pierre au bord de la rivière qui, plus loin en aval, arrosait le moulin. Le fermier, encore relativement jeune, avait été expédié au front russe tandis que la fermière, aidée par son prisonnier, s'occupait d'une exploitation de trois hectares. Le cadavre d'un soldat allemand gisait dans un pré à environ vingt mètres de l'entrée de la cour. Une ligne de sang caillé barrait un visage gris : Alex aperçut à ses côtés un fusil, puis, fouillant dans le sac gisant à ses pieds, il y découvrit les cartouches correspondantes et après avoir été saluer sa patronne, nous remontâmes au kommando avec notre précieux butin.

Vers 9 heures du soir, une jeune fille russe arriva hors d'haleine et échevelée devant l'enceinte du kommando, suppliant que quelqu'un lui ouvrit la porte. Nous l'aidâmes à entrer ; elle nous expliqua qu'elle avait fui Unterkirchberg où les S.S. venaient de fusiller trois personnes dont deux gamins de seize ans et fouillaient la localité à

la recherche des anti-nazis. Nous la primes en charge et elle passa la nuit en notre compagnie ; toute la région était donc encore infestée de troupes allemandes, et seul notre secteur semblait libéré. Mais cette libération nous paraissait bien précaire. Durant toute la nuit et à tour de rôle, nous décidâmes de monter la garde pour le cas où les S.S. se seraient mis en tête de nous rendre visite. J'ignore ce que nous aurions pu faire avec deux fusils en comptant celui du gardien polonais et quelques cartouches contre une troupe organisée et probablement déchaînée. La nuit fut cependant aussi calme que les précédentes. Nous demeurâmes dans notre baraque, sans oser mettre le nez à la porte jusqu'au 29 avril. La veille cependant, Bébert, un Lillois bon teint, étant descendu au moulin, aperçut dans la cour une troupe de Russes et de Polonais qui se disputait au sujet du contenu d'un chariot de ravitaillement que les Allemands, dans leur hâte de déguerpir, avaient rangé dans une grange ; cela provoqua une petite révolution. Il revint rapidement au kommando chercher du renfort. Nous descendîmes à quelques-uns et prenant place devant le butin nous commençâmes, malgré leur air menaçant, par mettre ces civils au pas. Nous procédâmes à l'inventaire : il y avait là des quantités de paquets de beurre, des pains, des conserves de toutes sortes. Nous fîmes un partage équitable : le groupe, l'instant d'avant, prêt à se voler dans les plumes, lourdement chargé de victuailles, se dispersa, tandis qu'à notre tour, nous remontions chez nous nantis d'une quantité appréciable de marchandises ; plusieurs voyages furent nécessaires mais notre ravitaillement était garanti pour plusieurs jours.

Le 29 avril au matin, Franz Goblet, originaire de Namur comme moi, me fit part de sa décision de descendre au village et me demanda si je désirais l'accompagner. J'acceptai volontiers et nous fîmes pour la première fois en toute liberté ce chemin que nous avions parcouru sous bonne garde deux fois par jour et plus de mille cinq cents fois. Cela représentait, à raison de six kilomètres par jour, le total appréciable de neuf mille kilomètres. Dans ce petit sentier, qui sentait si frais le printemps, et surtout la liberté, nous aperçûmes, entre les arbres, à deux cents mètres du kommando, un panzer allemand qui avait complètement brûlé. C'était vraisemblablement le résultat de l'échange de semonces que nous avions entendu le soir précédant le jour de notre libération.

Quand nous atteignîmes la grand-route, nous la traversâmes et primes directement, juste en face, le chemin conduisant à la laiterie. Le barrage anti-tank était complètement démantelé. Peu après la laiterie, un autre sentier menait vers le haut du village chez la fermière de Franz qui tenait également un petit bistrot, où se réunissaient, à la sortie de la grand-messe, les habitués du dimanche. La patronne nous mit au courant des événements : il était exact, comme nous l'avait appris la Russe, que les S.S. avaient commis des actes de représailles et avaient abattu à cette occasion trois villageois dont deux jeunes gens innocents de seize et dix-sept ans. Toute la nuit suivante, les assassins avaient parcouru les moindres recoins du village, à la recherche de MM. Ruff, Schrüff, Schlegel et quelques autres, dénoncés par les chemises brunes pour leurs opinions anti-nazies.

Le jour où, à Buch, nous avions reçu les soldats libérateurs, quelques fermiers s'étaient rendus chez Nothelfer, le responsable nazi de leur localité, étaient entrés dans son logis, l'avaient fait sortir de force et passé à tabac. Ils lui avaient asséné de multiples coups de poing, l'avaient jeté sur le chemin et roué de coups de pied, puis l'avaient abandonné à demi-exangue : évidemment, le soir venu, les S.S. s'étaient arrêtés dans le village, alors qu'on ne comptait plus sur eux, le chef nazi, redevenu tout-puissant, se plaignit amèrement du traitement qu'on lui avait infligé et les soldats, ivres du sang que les alliés dédaignaient leur offrir, se livrèrent immédiatement aux pires exactions sur la population à portée de leurs mains. La patronne de Franz nous offrit un verre de bière, puis mon ami lui fit part de notre décision de nous rendre à Ulm pour voir de quelle façon pourrait s'opérer notre rapatriement. Nous descendîmes jusqu'à la grange et, prenant possession des deux vélos qui s'y trouvaient, nous nous mîmes en route vers la ville. Le temps était splendide et la température des plus agréables. Seuls sur la route, nous pédalions allègrement. Il n'y avait dans les champs pas la moindre silhouette. Dans la traversée de Wiblingen, les habitants nous regardaient passer sur nos bécanes, comme si nous étions des bêtes rares échappées d'un cirque.

Nous arrivâmes enfin à Ulm. Si dans les campagnes que nous avions parcourues tout était calme, ici, dans la cité danubienne il en allait bien autrement : c'était le défilé ininterrompu des blindés américains dans les artères principales la formidable armada, telle un rouleau compresseur, avançait lentement, mais inexorablement dans un bruit assourdissant de moteurs et de chaînes ; les G.I. qui les garnissaient faisaient de grands signes d'amitié aux jeunes filles allemandes qui, agglutinées derrière les rideaux déchirés des fenêtres, les regardaient passer. Un vieillard, à la superbe moustache blanche, portant la culotte tyrolienne en cuir et coiffé du classique chapeau à blaureau, était assailli par les soldats américains qui, avec de grands éclats de rire, lui distribuaient des paquets de cigarettes et des plaquettes de chocolat en échange de quelques instantanés photographiques.

Le vieux paraissait très étonné de toutes ces largesses et du succès qu'il remportait, alors que dans son village natal, tout le monde s'habillait probablement de la même manière et n'attirait pas l'attention. Au centre de la ville, nous nous arrêtâmes devant un bâtiment réquisitionné, sur la façade duquel une banderole annonçait : « Quartier Général des Forces Françaises ». Nous nous adressâmes au planton de faction à l'entrée :

« Nous sommes une vingtaine de prisonniers à 11 km d'ici ; que devons-nous faire pour être rapatriés ? »

— Vous devez tous venir à Ulm, répondit-il, on vous dirigera sur un camp de rapatriement et, de là, des convois seront formés pour vous ramener au pays. »

Nantis de ces renseignements plutôt vagues, nous reprîmes le chemin du retour. Ce mode de rapatriement ne nous enchantait guère : encore traîner des jours et des jours dans des camps et attendre à présent le bon vouloir des troupes alliées était au-dessus de nos forces. Il fallait à tout prix trouver une autre solution.

Avant de rentrer au kommando, je pris la décision d'aller saluer mes anciens patrons, point par amitié, mais plutôt par curiosité. Bien m'en prit. Après avoir restitué nos vélos chez la patronne de Franz, nous primes le chemin de la ferme Radi. Il était près de midi et la cour

était déserte : comme c'était l'heure habituelle du repas, je me rendis immédiatement dans la « stube » (salle commune) : le silence le plus complet y régnait également. Une incursion dans la cuisine me confirma le plus total abandon : les habitants avaient-ils évacué les lieux ? Je revins sur mes pas et, atteignant le perron, j'aperçus l'arrière-train de mon ex-patronne à l'entrée du garage. Le dieu de la gastronomie était avec moi : je me propulsai dans cette direction. Le tableau valait le déplacement : un cochon bien dodu, le plus beau sans doute de la collection, étant étendu les pattes en l'air sur le béton ; ses petits yeux semblaient me dire : « je t'attendais ! » ; le boucher était occupé à saigner la bête : mon arrivée inopinée fit l'effet d'une bombe de gros calibre : tout ce petit monde me regardait avec consternation et quelques-uns des participants au sacrifice mirent le doigt devant la bouche, pour implorer mon silence.

Ah ! Ils étaient bien semblables aux autres, ces fermiers ! Les troupes allemandes étaient à peine parties, les Américains n'avaient encore montré que le bout de leur nez, qu'entre ces deux occupations, ils en profitaient pour occire clandestinement un porc qui n'avait fait de mal à personne. De la tête, je fis une certaine inclination qui semblait vouloir dire : « je vous ai compris ! », mais j'attendis néanmoins la suite des festivités. Le boucher, très pâle, pris en flagrant délit, poursuivait pourtant son travail. Lorsque le sang de la pauvre bête se fut écoulé dans une bassine, il rassembla toutes ses forces et, avec l'aide de deux témoins, suspendit la carcasse inerte à un crochet afin de la dépecer. Et son large couteau trancha hardiment dans la viande. De temps à autre un regard croisait le mien. Impassible, je suivais de près l'opération et le prix de mon silence se trouva bientôt récompensé. Frau Radi, qui, quelques jours auparavant, mesurait encore les portions qu'elle alignait dans mon assiette de prisonnier, m'alloua un magnifique rôti de porc que je m'empressai d'accepter en ma qualité d'occupant. Franz m'attendait au milieu de la cour : après les salutations d'usage, je le rejoignis et de concert, nous remontâmes au kommando. Dès notre retour, nous mîmes nos amis au courant de la proposition qui nous avait été faite à Ulm.

Le lendemain, à plusieurs, nous descendîmes à Unterkirchberg. Nous pénétrâmes cette fois dans le village avec franchise par la grand-route. Nous traversâmes la localité en vrais conquérants. De partout, les villageois accouraient pour nous saluer. M. Schlegel vint même nous supplier de monter la garde afin de nous emparer des chefs nazis. Ces derniers dormaient dans leur habitation toutes les nuits et, dès l'aube, abandonnaient leur lit douillet, disparaissaient et se cachaient dans la nature environnante jusqu'à la nuit suivante. Ce n'était guère le moment pour nous de jouer aux justiciers et de risquer par la même occasion de recevoir une balle dans la peau, alors que nous venions de recouvrer la liberté. En atteignant l'extrémité du patelin, nous remarquâmes dans les prairies, étalées en contre-bas, des baraquements que nous n'avions jamais remarqués auparavant. Ces constructions de bois se trouvaient imbriquées les unes dans les autres, formant ainsi des pièces successives de trois mètres sur quatre. Nous descendîmes jusque là, certains d'y trouver quelque chose et y pénétrâmes néanmoins avec prudence. Dans la première pièce, véritable arsenal, gisait une quantité impressionnante de fusils, de revolvers et de cartouches de tous calibres. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction en pénétrant dans la baraque suivante : six militaires allemands débraillés se levèrent en nous apercevant et croisèrent leurs mains sur la tête en signe de reddition. Ils avaient été sans aucun doute surpris à la vue de nos uniformes kakis, mais bien vite, ils se rendirent compte que nous étions seulement d'ex-prisonniers. L'un d'eux nous adressa aussitôt la parole en un français teinté d'un accent guttural :

« Vous pouvez nous faire prisonniers et nous conduire auprès des troupes américaines. Nous sommes tous des Alsaciens et quand les Allemands ont quitté les lieux, nous nous sommes cachés ici. Cela fait six jours que nous n'avons vu personne. »

Ces six hommes avaient été enrôlés de force dans la Wehrmacht. Nous leur répondîmes que, comme eux, nous n'avions presque pas vu de soldats alliés ; nous leur conseillâmes de se rendre chez les habitants quérir des vêtements et de se débrouiller pour rentrer en France en se faisant passer pour des civils. Nous quittâmes les baraquements, après avoir choisi dans le stock qui se présentait à nous le lot de ceinturons, de revolvers et de munitions qui nous convenait et, dûment armés, nous poursuivîmes l'inspection du village. Arrivés près de la ferme du bourgmestre où avait travaillé notre ami René Oudin, nous aperçûmes dans une cour voisine trois ambulances de la Croix-Rouge allemande.

Voilà exactement les véhicules qui nous convenaient pour rentrer au pays. Charles Weiss, qui, avant guerre, était chauffeur de cars à Paris, examina tour à tour les trois camionnettes et les jugea bonnes pour le service. Cependant, sur un seul des tableaux de bord se trouvaient les clefs de contact. Charles s'installa au volant et mit le moteur en marche. Celui-ci ronfla immédiatement et le chauffeur faillit en avoir les larmes aux yeux de plaisir. Nous cherchâmes, mais en vain, dans toutes les fermes du voisinage les clefs des deux autres machines. Finalement, nous revînmes dépités, mais heureux cependant, vers la première voiture.

Charles arborait un sourire radieux ; il était aux anges de pouvoir conduire librement un véhicule après cinq ans. René s'installa à ses côtés, tandis que Marcel Brosier et moi avions pris place sur les marchepieds. Nous fîmes avant tout une ballade dans le village par les petits chemins et soulevions un nuage de poussière qui faisait après notre passage comme une auréole de victoire ; après une courte halte au café tenu par les patrons de Marcel, où nous exigeâmes qu'on nous servit un excellent demi sans bourse délier, nous primes finalement le chemin de Buch à la stupéfaction des villageois qui n'en croyaient pas leurs yeux. Armés jusqu'aux dents, nous fonçâmes ensuite à tombeau ouvert sur la chaussée, traversâmes en trombe Oberkirchberg et regagnâmes le kommando en soulevant une fois de plus toute la poussière du chemin. Nos camarades ouvrirent à grands cris largement la grille et l'ambulance pénétra fumante dans la cour. Ce n'était plus une voiture, c'était une véritable locomotive. Il n'y avait pour ainsi dire plus une goutte d'eau dans le réservoir : ce liquide ne manquant heureusement pas, nous fîmes le plein et les projets, ce soir-là, allèrent bon train.

(A suivre.)

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami P. JOUIN nous signale que, le samedi 8 mars 1986, aura lieu l'Assemblée Amicaliste du Pays-de-Loire (Orme).

A partir de 9 heures : Accueil « Hôtel d'Anjou », 27, boulevard de la Gare.

A 1 heure : Assemblée Régionale sous la présidence de Marcel SIMONNEAU, Président de l'U.N.A.C., assisté des Présidents et Responsables d'Amicales, 14, rue du Père-Mersenne, Le Mans (100 m de la gare).

Dépôt de gerbe - Vin d'Honneur. A 12 h. 45, repas de l'Amitié à Ruaudin (7 km du Mans). Prix : 110 F (apéritif, vins, café, alcools compris).

Inscription avant le 28 février à P. JOUIN, 24, rue Mazagran, 72000 Le Mans - C.C.P. 120812 P Rennes. Joindre le règlement par C.C.P. ou C.B. à l'inscription.

Amis et anciens des Stalags VB et XABC de la Sarthe et des départements voisins et d'ailleurs, venez nombreux au Mans.

Notre ami DREITE Marcel, rue Beurrière, 45340 Nibelle, adresse ses meilleurs vœux à tous les camarades de tous les camps et en particulier à tous les copains du 852 à Etschen, sans oublier le vieux camarade LENHARDT.

Merci au nom de tous et aussi merci pour notre Caisse de Secours.

— 0 —

Nous adressons nos plus vifs remerciements à M^{me} Veuve GUENIER, 1, rue Jean-Bart, 28500 Vernouillet, pour notre Caisse de Secours.

— 0 —

Nous remercions notre ami LAURENT Robert, 3, Grande-Rue, 10140 Vandœuvre, ancien du Kommando 19055 du Stalag VB, pour notre Caisse de Secours et l'informons en même temps que l'article de notre ami Claude LESNE, de novembre, ne souffre pas d'erreurs. Il s'agit d'Anciens Combattants âgés de soixante-quinze ans, CÉLIBATAIRES et SANS ENFANTS.

De même, les veuves d'Anciens Combattants ont droit, à partir de soixante-quinze ans, à une demi-part supplémentaire de quotient familial pour le calcul de l'impôt sur le revenu. Cet avantage ne se cumule pas avec ceux, de même nature, ouverts pour avoir élevé un ou plusieurs enfants. (Article 12-VI-1 de la Loi des Finances pour 1982.)

R. V.

U. N. A. C.

Délégué Départemental 06 GOSSE Raymond
PROGRAMME 1986 (extrait)
17 Avril 1986 : Matin, 10 heures, visite de
« Nice-Matin », Plaine du Var.
Déjeuner, 12 h. 30 : à l'Oliveraie à Colomars

CORRESPONDANCE

Le Bureau a reçu la lettre suivante, datée du 1^{er} décembre 1985 :

« Je tiens à féliciter l'ami TERRAUBELLA pour son remarquable article « du côté de Chef-Boutonne ». C'est comme si nous avions accompli cette visite ensemble, jusque dans "tous les coins". Cette entreprise familiale exemplaire apporte une contribution essentielle à notre solidarité qui doit être sans faille, sans fausse note, dans une période si dramatique que, par moments, on croit rêver. L'ami PERRON qui se remet lentement de sa douloureuse épreuve physique doit trouver un sérieux réconfort à constater avec quelle efficacité et quel dévouement son successeur maintient « Le Lien ».

Et que penser de nos bénévoles de la rue de Londres ! A eux toute notre reconnaissance.

Mots croisés n° 415 par Robert VERBA

1 2 3 4 5 6 7 8 9

I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :

I. - Autrefois on aimait bien qu'il nous apporte des nouvelles, mais par contre, on n'aime pas en recevoir en face. — II. - Ses accès sont spécialement aménagés, mais ses prix sont différents suivant sa longueur. — III. - Se fit voir subitement ou peu à peu. - Baie des côtes de Honshu (Japon) sur laquelle est située Nagoya. — IV. - Chantés à la manière des gens du Tyrol. - En. — V. - Patron des peintres et des médecins. - Imite l'araignée. — VI. - Dêbute en Latin. - A subitement manifesté sa gaieté. — VII. - Centre minier en Bolivie. - Oseille (pop.) — VIII. - Ressortissant d'un pays de l'Europe septentrionale. — IX. - Points cardinaux. - Morceau de linge contenant des aromates pour faire une sauce.

VERTICALEMENT :

1. - Beaucoup aiment les regarder mais personne n'aime les recevoir. — 2. - Grenouille qui meugle. — 3. - Constitution. — 4. - Chef-lieu de Meurthe-et-Moselle. - Initiales d'un cruciverbiste pas encore tout à fait au point. — 5. - Fin d'infinifit. - Il veut toujours quelque chose après. - Élément entrant dans la composition des mots concernant le vin. — 6. - Sa période est la préférée de la majorité des peuples. - Jeu chinois. — 7. - Parcours. - Ville de Roumanie en Pensylvanie. — 8. - Retranchées. - Célèbre Sudiste. — 9. - Sorti de l'enceinte. - Répandre, même parfois des doutes.

J'ai l'occasion de faire des comparaisons avec d'autres Bulletins — certains coiffés par des Amicales "à l'abri du besoin". Le papier est très beau, le contenu contestable, et on y cherche en vain la rubrique "Courrier des lecteurs". Vive notre "LIEN" ! Bonne fin d'année !

G. HURET
(VA-VB, Mauthausen.)

Ces encouragements vont droit au cœur de ceux qui font marcher l'Amicale VB-XABC : en effet, une dizaine d'heures par semaine et par tous les temps représentent, à soixante-dix ou soixante-quinze ans, un témoignage remarquable de solidarité au service de l'Amicale tout entière...

◆ Un deuxième correspondant écrit : « Le dernier « Lien » a satisfait les lecteurs de ma région et fait des heureux. Continuons. »

◆ Un troisième : « Pour le rendre encore plus vivant, il faudrait une intervention plus grande des lecteurs. Je suis très attaché à notre journal, sa venue dans une famille P.G. est un événement. « LIEN » passe avant tout le courrier, cela fait plaisir... »

◆ Un autre se fait plus explicite : « ... aux "anciens" captifs, il faut faire reprendre conscience de ce qu'ils ont gagné dans l'épreuve, ils doivent rester des hommes de cœur, généreux, l'esprit ouvert [...] Personne n'est en droit de contester l'intérêt des écrits qui ouvrent dans ce sens. Tu donnes avec équité et tact la parole à tous, elle vivifie, elle entoure, encourage ceux qui n'ont plus la parole ! Elle entretient les LIENS qui unissent les survivants, sans elle les efforts et les secours resteraient sans effet, qui ne comprend pas ça est voué à la déchéance et à l'oubli. [...] »

A lire de telles lettres, on mesure d'autant la responsabilité qui nous incombe et à laquelle nous ne nous déroberons pas. La compréhension est indispensable à l'amitié ; sans elle, ce n'est que faux-semblant. Merci de nous l'écrire aussi bien.

— 0 —

J'ai la faiblesse de croire que ce que j'écris ici sur les « récits de captivité » peut retenir votre attention. Ces livres, édités souvent soit à compte d'auteur soit par de petites maisons d'édition, représentent un tel capital d'effort et de volonté de la part de ces P.G. « écrivains » que leur succès de vente ne devrait à priori ne faire aucun doute. Malheureusement ce n'est pas toujours le cas. Aussi, permettez-moi de vous les signaler à nouveau et même si d'aventure il vous est arrivé d'être « déçu » par l'un ou l'autre de ces ouvrages, recommencez votre premier geste : c'est là un aspect de la solidarité inter-P.G. dont vous vous prévaluez à si bon droit ! Passez sur les imperfections techniques qui défigurent parfois leurs pages — la paille des mots — pour ne garder que le grain : un témoignage sur l'expérience de la captivité ! Cette seule considération devrait lever vos hésitations ou votre indifférence. Marquez la nouvelle année d'une pierre blanche en achetant ces livres dont « Le Lien » a parlé ces derniers mois... et ceux dont il parlera. Faites votre choix, pensez à ces P.G. qui attendent devant leur pile de bouquins !

L'ami Henri PERRON, qui a aussi apprécié « Chef-Boutonne », m'écrit : « ... Revenons au « Lien » de décembre : six pages, c'est le minimum. Il y a de quoi lire, c'est parfait. Et en plus les articles sont intéressants. Tu as de la chance d'avoir de très bons collaborateurs, surtout du côté de P. DURAND. Le récit de ton prisonnier de guerre allemand est formidable. Je vais acheter le livre. » (J. WIEDER, « Stalingrad », Edit. Albin-Michel).

Des appréciations de quelqu'un qui sait de quoi il parle, s'agissant de la confection d'un journal qui en soit un, des propos que tous ceux qui participent à l'entreprise apprécieront venant de lui... Merci et tant pis pour notre modestie.

CARNET NOIR

Au moment d'envoyer à l'imprimerie les « copies » de ce numéro du « Lien VB-XABC », j'apprends, par le Bulletin trimestriel de l'Amicale Belge des trois Stalags V-VA, VB, VC, le décès de son Rédacteur en Chef, notre ami Albert COLLART.

Le décès d'un ancien prisonnier, quel qu'il soit, nous affecte particulièrement. C'est comme une parcelle de notre moi qui semble s'en aller. La même épreuve, subie au même moment de notre vie, au même endroit, explique sans doute ce sentiment ressenti.

Au Président Armand ISTA, à nos camarades belges des V, ainsi qu'à la famille d'Albert COLLART, l'Amicale Française des VB-XABC exprime ses condoléances attristées.

Au seuil de l'année nouvelle, nous présentons à tous nos amis de Belgique nos meilleurs vœux. Vive l'Amicale belge des V !

J. T.

La gazette de Heide

VISITE AU STALAG X A

L'état vestimentaire du kommando étant déplorable, et le magasin de la Compagnie de HEIDE mal approvisionné, notre kommando-führer décida de se rendre avec un Gefang à notre Stalag du XA à Schleswig pour y pallier.

Les camarades décidèrent que, pour l'accompagner, l'homme de confiance était tout indiqué.

Notre chef était un jeune Ober gefreiter, blessé en Russie, qui passe chez nous sa convalescence. Il était de Hambourg et, dans le civil, courtier en grains. Assez beau garçon, il avait beaucoup de succès auprès des jeunes femmes de la Pension Siegfried, qui nous logeait, et qu'il régala avec du café et du chocolat qui nous achetait au « marché noir ». Moyennant quoi il nous laissait la porte de notre salle très tard le soir et à la rouvrir le matin.

Le jour dit, il me réveilla de bonne heure et nous primes le train voyageur vers Heide, puis un petit tacot à voie étroite tiré par une drésine qui conduisait à Schleswig.

Le voyage fut sans histoire. Le gardien engagea la conversation avec une avenante Gretschen et me laissa regarder le paysage morne et gris.

A un moment je fus surpris de voir, le long de la voie, un drôle de hangar au toit à peine pentu, qui ne s'élevait qu'à quelques dizaines de centimètres du sol. D'autres s'alignaient, formant un ensemble régulier. Partout des poteaux électriques également nains, avec leurs grosses ampoules allumées nuit et jour. Une piste blanche traversait le terrain.

A des paroles échangées par les voyageurs, je compris qu'il s'agissait là d'un faux terrain d'aviation, et qu'un autre se cachait plus loin. C'était un leurre destiné à tromper l'ennemi. On pouvait même voir plusieurs avions en bois, alignés comme prêts à prendre l'air.

Le gardien dit en riant qu'un semblable de sa connaissance avait été bombardé avec des bombes en bois, et que les Anglais avaient lancé des tracts disant :

« Contre avions en bois, bombes en bois. » Humour tout britannique !... mais que le vrai, quoi que bien camouflé, avait été sérieusement bombardé.

Arrivé à Schleswig, après avoir admiré les petits voiliers voguant sur le fjord et qui semblaient naviguer en pleine campagne, nous allâmes au camp qui ressemblait à tous les Stalags, avec sa porte en barbelés et son imposant service de garde.

Mon wachmann me conduisit dans un grand bâtiment en pierre. Je me trouvais dans une grande salle occupée par des tables-bureaux où étaient assis des Allemands et des prisonniers. On me fit asseoir et attendre.

Quelques instants plus tard, un feldgrau me fit signe d'approcher et me dit en excellent français :

« Va à la baraque sept, tu diras à "Untel" qu'il te trouve un lit, voici un papier que tu lui remettras. »

Etonné, je le regardais, me demandant si j'avais bien affaire à un Allemand ou à un Français engagé dans la Wehrmacht. Amusé de ma surprise, il rétorqua :

« Alors t'a pas compris p'tit pote... magne-toi le tronç... et puis rassure-toi, je suis un vrai Frisou... dégage. » Je m'exécutai et me rendis à la baraque que l'on m'avait indiquée.

Je me présentai à Untel (le nom m'échappe) qui me trouva un chalit inoccupé, qui ne contenait ni paille ni coussinet de paille. Rien de drôle à cela. Dans le camp, elles avaient été brûlées pour détruire la vermine. Il me fournit deux couvertures brunes et une bille de bois pour reposer ma tête.

« Comme cela les puces ne t'em...deront pas », me dit-il.

Il avait l'accent pied-noir et était originaire d'Alger ; il reconnut en moi un compatriote et nous fûmes amis.

Il me fournit l'explication de l'allemand francophone. Il était le fils d'une Française et d'un Allemand résidant en France avant la guerre et faisant son service dans la Wehrmacht ! Il occupait la fonction de censeur (je compris pourquoi nos lettres étaient si bien corrigées).

Un P.G. était assis à une table, adossée à la cloison, encombrée de livres et de cahiers. Au mur, derrière lui, un grand crucifix étendait ses bras suppliciés. Je pensais : voilà un pieux camarade. On me le présenta comme étant le « Marab » (1) ou, en français, l'aumônier, qui m'invita à sa messe du lendemain dimanche. Je ne pus hélas ! y assister, devant me rendre aux magasins avec mon gardien.

Je passais une nuit affreuse, à la dure et peu couverte. Le lendemain, appel dans la cour une heure plus tard que d'habitude. Puis l'ami d'Alger m'offrit un « hamman » dans une salle de douche embeuée.

Le XA était relativement petit. Il se composait du bâtiment en pierre déjà cité et de quelques baraques en bois. C'était une petite ville avec son théâtre, sa chapelle, ses magasins, son marché (noir), son terrain de football, ses joueurs de pétanque et son quartier pénitentiaire avec prison (n'est-ce pas, Adam ?...).

En général, les gefangs étaient mieux habillés qu'en kommando. Il y avait même des « dandys » en pantalons longs et en cravate. On pouvait voir toutes sortes d'uniformes s'y côtoyer : Belges avec leurs calots à floc, Serbes en culottes bouffantes et en vestes d'opéra, Français en blousons anglais et en bonnet de police aux pointes arrondies. J'aperçus même un lieutenant français en tenue de gabardine, qui occupait je ne sais quelle fonction, dont les deux galons brillaient à la manche, à l'ancienne.

Tout ce monde était en émoi, car, peu de jour auparavant, un Serbe s'était pendu dans les toilettes (il n'y avait plus de feuilles) et, vu le peu de hauteur de la poutre ayant servi de potence, ses pieds n'étaient qu'à quelques centimètres du sol...

(1) Marabou : prêtre.

Naturellement le magasin d'habillement était fermé et le gardien me renvoya à la baraque ; il fallut attendre le lendemain.

Le repas du midi fut frugal, mais mes compagnons de baraque étaient largement approvisionnés en vivres et la popote de (Untel) me prit en charge.

L'après-midi, promenade sur le « Boulevard ». Quelques joueurs de foot s'entraînaient au milieu d'un cercle de curieux. Peut-être Adam et Petit Clerc s'y trouvaient-ils ?...

Le soir, appel et, après une courte veillée, je me couchai sur mes planches où, m'habituant, enroulé dans mes couvertures, je dormis mieux.

Au matin, mon gefreiter me conduisit au magasin.

Sur une grande table, une douzaine de « gars » étaient assis en tailleur. Je fus surpris, c'était la première fois que je voyais un atelier de couture. Ils tenaient leur travail sur leurs genoux et cousaient en bavardant.

A la cordonnerie, des « bouifs » retapaient de vieilles godasses et leur ajoutaient des semelles en bois articulées.

On me remplit mon sac de nippes racommodées et de chaussures. Un P.G. bien habillé présidait à la distribution. L'ami de la baraque 7 m'avait donné une recommandation pour lui. Il m'emmena à l'écart et je pus lui acheter pour moi (avec des Marks civils allemands) un pantalon long confectionné avec du drap kaki de différentes teintes, mais d'une coupe impeccable, et un calot aux pointes coupées, fait dans un de ces pantalons de gabardine, genre Golf, que nous avions touché pendant les hostilités, du plus seyant aspect et doublé d'une toile bleue. J'obtins également, moyennant finances, une paire de chaussures SOR en bon état mais un peu justes. On me conseilla de les bourrer de sciure humectée pour les mettre à ma pointure.

De retour à la baraque je me changeais ; la soupe aux rutabagas m'attendait avec un morceau de pain arrosé d'ersatz.

Le gardien vint me chercher et, chargé comme un baudet, nous retraversâmes la Grande Porte, sous les quolibets d'une sentinelle qui me prenait pour un réfractaire emmené de force au travail. Mon accompagnateur le remit en place.

En gare de Schleswig, il entra au buffet et me dit de l'attendre dans le couloir. Je m'assis sur mon sac.

Une superbe blonde, habillée de noir et portant un petit tablier de dentelles, vint me retrouver avec un grand demi de bière posé sur son plateau et me l'offrit de la part du gardien.

Elle ne me parut pas farouche, et son gracieux regard me fixa sans animosité, plutôt avec sympathie.

Nous échangeâmes quelques banals propos tout en prenant ma consommation, puis elle me fit un geste d'amitié, le même en toutes les langues et s'esquiva en riant.

Je me retrouvai, assis sur mon sac de fripes, troublé et pantois, avec mon beau pantalon d'Arlequin, mais le cœur réchauffé.

Que la fille était belle !... aussi fraîche que sa bière et aussi pétillante qu'elle.

Tout regaillard, je remerciai le kommando führer et repris le tortillard avec lui.

Voilà... C'est tout ce que je puis dire du XA.

— 0 —

En 1967, je me suis rendu avec ma famille à Schleswig. Pas de trace du Camp qui, je crois, se trouvait en pleine ville.

Cependant, nous avons visité un Musée Viking qui occupe une grande bâtisse en pierre de taille, entouré d'un grand mur.

Je ne suis pas affirmatif, mais il m'a bien semblé reconnaître là les constructions en dur du XA, et, dans la salle du Hamman, il y avait un bateau Viking retrouvé intact dans la vase ainsi que des restes humains de l'époque, momifiés dans la tourbe.

Qui pourra me dire si je me trompe ?...

Jean AYMONTIN (27641 XB XA).

SUD-OUEST

BORDEAUX

Les camarades « amicalistes » ou non, ainsi que les veuves de camarades disparus, anciens P.G., sont informés qu'une permanence sera tenue **tous les deuxièmes lundis de chaque mois, de 11 heures à 12 heures**, à la Maison du Prisonnier, 1, rue Neuve, à Bordeaux (deuxième étage) - Tél. 56 52 42 84 par le Délégué U.N.A.C. de la Gironde : Georges GRETEAU qui se tiendra à la disposition des camarades pour toutes questions pouvant les concerner.

Rassemblement Annuel du Sud-Ouest

Par suite du nouveau rassemblement-pèlerinage de Lourdes du 12 au 16 juin 1986, nous avons dû annuler notre rassemblement amical annuel des départements du Sud-Ouest qui était prévu dans le Lot aux environs de ces dates, cela nous a paru plus sage pour nos camarades, en particulier ceux qui se déplacent difficilement étant donné leur état de santé... nous reverrons le problème en 1987, toutes nos excuses aux camarades qui s'étaient engagés pour ce rassemblement lors de notre dernière journée à Tarbes cette année.

M. S.

UN LIVRE

« Ce n'est qu'un fleuve à traverser »

de José de SOUZA.

Le fleuve, c'est l'Elbe. Frontière d'eau entre les Américains et les Russes en ce mois de juin 1945 qui vit l'effondrement de « la meilleure armée » du monde, la Wehrmacht.

Les héros du roman, un trio de jeunes Aspirants de l'armée française de 1940 qui viennent de passer cinq longues années de captivité au Stalag I A en Prusse orientale. Libérés « en bloc » avec tous leurs camarades du même grade par l'armée soviétique, ils se sont « évadés » de crainte d'être rapatriés par Odessa « qui ne leur dit rien de bon ». Ils préfèrent l'Ouest, ce sera plus rapide et plus sûr.

Oui, mais l'obstacle est là qui barre la route de la liberté : ce fleuve qu'ils viennent d'atteindre après deux jours de cavale par les bois et les prés, en se cachant. Ce qui est un comble, car enfin la guerre est finie depuis déjà un mois et, qu'ils sachent, ils ne sont les ennemis d'aucune des deux armées alliées arrêtées sur chacune des rives ! Alors ? Alors c'est très simple : le passage est interdit. Niet, niet ! Les Russes — des Mongols en l'occurrence — ont l'ordre de tirer sur tout ce qui tente de traverser la surprenante barrière où s'est inexplicablement brisée leur propre avance. Tout ce qui n'est pas eux en ce pays ennemi ne peut qu'être ennemi ! Elémentaire, tovarichtchi. Foin des subtilités politico-militaires de l'heure ou de l'histoire inaugurée en 1939. Pour eux aussi, « befehl ist befehl ! » Et pour ce qui est de tirer, ils tirent, qui s'y frotte s'y pique et... coule. Voilà notre trio d'officiers dans une drôle de nasse.

« L'eau du fleuve faisait un bruit répétitif et léger en heurtant les piles de la jetée. La rive d'en face s'était maintenant totalement dégagée de la brume matinale qui s'était peu à peu évaporée. Certaine d'être inaccessible, elle semblait beaucoup plus proche, presque à portée de main, et on distinguait très bien les petits bois qui la bordaient et semblaient venir jusqu'à l'eau. Elle était apparemment déserte et sans construction, à l'exception

d'une bâtisse qui devait être la réplique de la maison du passeur de cette rive. Au fond, elle ne devait être guère différente de la rive sur laquelle ils se trouvaient. Mais ce n'était pas la rive d'en face elle-même qui les fascinait, c'était ce qu'elle représentait... une liberté assurée et presque immédiate et la reconquête d'une dignité humaine dont le statut de prisonnier les avait privés. »

« Ce n'est qu'un fleuve à traverser » n'est pas un livre sur la captivité, malgré les réminiscences d'elle que l'on y trouve, mais un récit d'aventures « en marge », dans le no man's land qui sépare la servitude de la liberté, le mal du bien. Dans ce désert des Tartares, tout est possible, tout peut encore arriver : le mépris des personnes, la violence, la mort, mais aussi la générosité du cœur et de l'esprit, la compréhension de l'autre, l'amour même. Tout ce qui fait la vie, mais d'une intensité décuplée par le temps et l'espace qui les voit naître au bord d'un fleuve barré, la guerre qui n'en finit pas de mourir, l'instant où la tragédie peut surgir dans « l'étroit et redoutable passage ».

Imaginaire ou vécu, le récit de J. de Souza nous tient en haleine de la première à la dernière page. L'unité de lieu, de temps et d'action en font un drame classique, l'écriture en est belle, simple, aisée, les images fortes et expressives. Les différents thèmes traités le sont avec sobriété et pudeur, le réalisme est celui de la guerre et des époques troubles de l'Histoire. De la Vie.

L'aventure au bord du fleuve de François, Philippe et Jacques est une passionnante histoire. En cet inoubliable printemps de 1945 où le destin de chacun tenait à un fil, elle eut pu être nôtre, mais son dénouement ? Le livre de De Souza est un chant d'amour à la vie et à la liberté, lisez-le, il ne vous sera pas étranger.

J. T.

(En vente chez l'Auteur : Les Patios n° 6, 78460 Chevreuse, 85 F franco.)

« La Chaudière Lilloise »

Quarante-cinq ans après, les historiens se penchent encore sur cette sombre période de Mai-Juin 1940.

Dans un récent numéro de « Paris-Match », plusieurs pages sont consacrées à cette bataille, sous le titre : « Claude PAILLAT révèle les secrets de la bataille de juin 1940 ». Triste mais belle reproduction du fameux défilé du 1^{er} juin 1940 à Lille avec en légende : « ... 1^{er} juin 1940, sur la grand-place de Lille la Wehrmacht rend les honneurs de la guerre aux soldats français qui viennent de se rendre après une résistance héroïque ».

Notre ami Jean AYMONTIN, me signalant cette parution, indique qu'il a participé à ce défilé... sans arme. Il en parle dans son livre « Les Années Tristes ». Son talent de conteur, ses précisions doivent lui amener beaucoup de lecteurs ; il le mérite.

Naturellement je suis en possession du livre de PAILLAT : « La Guerre Eclair ». Je viens de terminer le volume de Jean CAU : « Mon Lieutenant » ; il s'agit d'un roman qui mêle curieusement les acteurs des deux camps... et les mésaventures du jeune Lieutenant VALENTIN... à lire.

Nouvelles découvertes concernant la vie du Général WAEGER — Adjoint de Von REICHENAU — qui a rendu les honneurs militaires ; cruel destin que le sien ! Général d'infanterie, il est à la tête du XXVII^e Armee-Korps, qui comprend deux divisions ; ce Korps appartient à la deuxième armée de Von REICHENAU. Le 26 mai il reçoit l'ordre de percer le front est de Lille et il est un des premiers à pénétrer dans la ville. Son divisionnaire KUHNE, le 28 mai, à 15 h. 15, est fait prisonnier... et devra attendre plus de cinq heures pour être libéré.

Petite parenthèse : le 29 mai dans l'après-midi nous avions avec nous deux prisonniers allemands (soldats d'infanterie). Bien traités... ils ont échappé de peu à la mort à la suite des bombardements du quartier par l'artillerie allemande.

Le 31 mai, à 17 h. 30, le Général d'Armée Von REICHENAU, par téléphone, charge WAEGER de la négociation avec le Général français MOLINIE qui commande les troupes alliées. Point de rencontre : pont sud-ouest d'Haubourdin à 20 h. 30.

Après quelques tergiversations, une reddition honorable est assurée. La 253^e I.D. fournira, le 1^{er} juin, à 10 heures, une compagnie d'honneur sur la grand-place de Lille. Les prisonniers, leurs quatre généraux en tête, défilent en formation de trois compagnies en armes, puis déposeront leurs armes.

Le 1^{er} juin, à 9 h. 30, le Général WAEGER, accompagné de son chef d'E.M. et du chef du Troisième Bureau, se rend au défilé de Lille.

Neuf jours plus tard, le Chef d'Etat-Major Général Von BRAUCHITSCH écrit aux généraux commandants de Groupes d'Armées :

« Lors d'une capitulation locale, il a été concédé à l'ennemi de défilé en armes devant un détachement allemand. Je ne méconnaissais pas que des conditions honorables puissent être accordées lorsqu'on peut ainsi écarter les combats et épargner des pertes. On est cependant allé trop loin dans le cas considéré... je demande que les commandants en chef des Armées et Korps d'Armée, avant de conclure les pourparlers de capitulation, en rendent compte aux échelons supérieurs... »

Après l'armistice, le Général WAEGER conserve son commandement, mais il n'aura plus avec lui que des unités « fantômes » à effectifs réduits, équipés de matériels français de récupération, à l'instruction ou en mission de sécurité du territoire...

Il quittera son commandement le 23 avril 1941 et sera mis à la retraite le 3 avril 1942, à cinquante-neuf ans !

Il apparaît qu'on a fait payer cher à WAEGER la générosité des HONNEURS MILITAIRES accordés aux valeureux défenseurs d'HAUBOURDIN.

Dans mon livre « Sombres Années », je fais état de la mise en garde de Von BRAUCHITSCH et aussi des FÉLICITATIONS de Winston CHURCHILL qui affirme dans ses mémoires : « ...Ces Français... avaient durant quatre jours critiques contenu pas moins de sept divisions allemandes qui, autrement, auraient pu prendre part aux attaques sur le périmètre de Dunkerque. »

P. DUCLOUX (23593 X B).

VOYAGE DES A.C.P.G. EN ITALIE

23 - 29 MAI 1986

PROGRAMME

1^{er} jour : GENES.

Départ pour Chambéry, la vallée de la Maurienne, Saint-Jean, Saint-Michel, le nouveau tunnel du Fréjus. Entrée en Italie. Turin, arrivée vers 15 h. 30. Visite guidée.

2^e jour : GENES - ROME.

Départ à 8 heures. Pise. Arrêt sur la place du Dôme. Départ à 11 heures pour Castiglione (déjeuner) et Rome.

3^e et 4^e jours : ROME « VILLE ETERNELLE ».

Journée(s) consacrée(s) à la visite de Rome sous la conduite d'un guide local. Le Vatican et nombreuses basiliques. La Rome Antique : divers lieux célèbres.

5^e jour : MONTECASSINO.

Départ le matin pour Cassino où se déroula une terrible bataille 1943-1944 entre les troupes allemandes, américaines et françaises. Déjeuner à Cassino et retour en fin de journée sur Rome.

6^e jour : ROME - FLORENCE.

Départ à 8 heures vers Florence, « La Divine ». Visite guidée.

7^e jour : RETOUR.

Par Plaisance, Pavie, la très belle vallée d'Aoste, le tunnel sous le Mont-Blanc, Nantua.

BON VOYAGE.

PRIX PAR PERSONNE T.T.C. : 2.910 F

Comprenant : Le transport par autocar grand tourisme avec toilettes ; le logement en Hôtels deux et trois étoiles ; les repas du déjeuner du premier jour au dîner du dernier jour (sauf boisson) ; les visites guidées à Pise, Rome et Florence ; l'assurance Assistance.

Supplément : Chambre individuelle : 495 F.

CARTE D'IDENTITÉ DE MOINS DE DIX ANS OBLIGATOIRE

BULLETIN D'INSCRIPTION

NOM :

Prénom :

Adresse complète :

Nombre de participants :

Acompte : 200 F par personne

A retourner à :

M. Paul DUCLOUX
Place de la Mairie — LA GUICHE
71220 SAINT-BONNET-DE-JOUX
Tél. : 85 24 60 75

Prisonnier de guerre à STALINGRAD

(Suite au précédent numéro)

LA TRAGÉDIE DE STALINGRAD N'EST PAS TERMINÉE

Le 2 février 1943, les derniers groupes de combat de la VI^e armée de l'îlot nord de Stalingrad avaient capitulé. Leur commandant, le général Strecker, s'était élevé autrefois à plusieurs reprises et sans ménagements contre les mesures du commandement suprême, en pleine connaissance de la catastrophe qui se préparait.

Peu de temps auparavant, il avait reçu un message d'Hitler qui exigeait, au nom du peuple allemand, l'accomplissement du devoir jusqu'à la dernière extrémité. On y parlait de l'exemple de l'îlot sud et de la mise en place d'un nouveau front défensif allemand que chaque heure de résistance supplémentaire faciliterait. Le général était visiblement prêt à obéir, jusqu'à ces derniers temps, à l'ordre de tenir. Son comportement reflétait la situation désespérée et sans issue. Ce ne fut que lorsque l'îlot nord de Stalingrad commença de se réduire sans combat en de nombreux endroits que, sous la pression de ses subordonnés, il arrêta l'effusion de sang inutile. Quelques messages radio qui furent encore envoyés au groupe d'armées ne donnèrent plus une image exacte de la situation. Ils n'en étaient plus qu'une sorte d'écho convulsif aux discours héroïques qui, de l'extérieur, parvenaient à l'armée mourante. Mais l'un des derniers signes de vie qui fut envoyé par radio au commandement en chef de l'armée de terre, exprimait clairement les sentiments et les vœux de tous les combattants de Stalingrad. Son contenu était bref :

« Oraisons funèbres anticipées, inopportunes ! »

C'était la réponse de la troupe sacrifiée au discours de Goring glorifiant sa mort. Le dernier salut de ce dernier, télégraphié au front de la Volga et qui ne parvint d'ailleurs pas jusqu'à nous, disait encore que la VI^e armée pouvait mettre à son compte l'honneur impérisable d'avoir sauvé l'Occident.

Le soixante-seizième jour du siège marqua la fin d'une des batailles les plus sanglantes et meurtrières du monde. Mais la tragédie se poursuivait sous une nouvelle forme, tout aussi cruelle, pour les survivants allemands. En raison du refus répété des offres russes de capitulation et de l'évidente volonté de la VI^e armée de résister jusqu'au dernier homme, le commandement soviétique n'avait apparemment pas jugé utile de prendre les mesures nécessaires à la prise en charge d'une multitude de prisonniers.

Cela signifiait pour des dizaines de milliers d'hommes usés par le combat, épuisés, pour les bien portants comme pour les malades, une nouvelle effroyable catastrophe et une mort certaine.

Tandis que les misérables colonnes de prisonniers étaient emmenées loin du champ de bataille, la plupart au cours d'interminables journées de marche, et se traînaient, affamées dans la steppe désertique vers les camps d'accueil, le communiqué de la Wehrmacht donna dans une annonce spéciale, redondante de grands mots, une vue d'ensemble de la bataille de Stalingrad. Ce récit bien léché parla de « circonstances défavorables », brossa un tableau aussi héroïque que mensonger des derniers combats et fit naître l'impression que tous les participants à la bataille s'étaient sacrifiés en une épopée héroïque à nulle autre pareille, pour l'Allemagne national-socialiste.

On y disait : « La reddition exigée deux fois par l'adversaire fut fièrement rejetée. Sous l'étendard à croix gammée qui fut hissé sur la ruine la plus haute de Stalingrad et visible de loin, se déroula le dernier combat. Généraux, officiers, sous-officiers et soldats combattirent au coude à coude jusqu'à la dernière cartouche. Ils moururent pour que vive l'Allemagne ! Leur exemple se perpétuera jusque dans les temps les plus lointains en dépit de toute la propagande mensongère soviétique... »

C'est avec de tels mensonges que fut cachée la trahison subie par les combattants de Stalingrad et que la plus grande catastrophe de l'histoire militaire allemande fut transformée en une légende héroïque. En réalité, 91 000 hommes de l'armée prétendument morte furent faits prisonniers par les Russes. Parmi eux, 2 500 officiers dont le Feldmaréchal Paulus et 23 généraux.

Vers la fin de l'après-midi du 3 février, je fus sélectionné avec un groupe de mes compagnons d'infortune et embarqué dans un camion. On devait nous conduire à un grand état-major. Nous nous assimes sous une bâche à demi relevée en nous serrant étroitement les uns contre les autres pour nous réchauffer mutuellement dans le froid mordant. Les premiers interrogatoires que nous avions subis avec leurs questions insidieuses et leurs menaces, ainsi que la constitution de notre troupe, nous laissaient supposer le pire. Parmi nous, il y avait principalement des officiers d'état-major et des collaborateurs du département Ic, des conseillers de tribunal militaire, des assimilés et des interprètes. Entre autres, celui du général Feldmaréchal Paulus qui avait collaboré à la reddition de l'état-major de l'armée et l'officier du contre-espionnage. Ce dernier devait être bientôt enlevé à notre groupe et disparaître dans l'obscurité pour des années.

Notre voyage nous mena d'abord à travers l'immense champ de bataille perdue. Il me fallut voir, une fois de plus, le théâtre où des milliers d'horribles traces rappelaient la tragédie qui s'y était jouée. Toute vie avait disparu des nombreux ravins et champs de neige. Les débris de la gigantesque masse d'armes, de véhicules et d'engins qui avaient servi aux mortels travaux des hommes, en paraissaient d'autant plus fantomatiques. Je vis la colonne bombardée de nos voitures pillées et à demi incendiées. Je reconnus les marques tactiques familières d'une douzaine de divisions mêlées dans un tourbillon désordonné dont le matériel était éparpillé partout et remplissait çà et là, jusqu'au bord, les étroits ravins de la steppe.

Des deux côtés de la route, de nouvelles images d'horreur frappaient le regard : les tristes restes de la marche des colonnes de prisonniers. Ils étaient là, souvent couverts par la neige compatissante, les corps raidis d'innombrables soldats allemands qui ne seraient jamais identifiés ! Ils n'avaient pu soutenir le train de leurs camarades de misère et, épuisés, ils étaient restés en arrière. Une balle dans la nuque avait mis fin à leurs souffrances, présentes et à venir.

Au crépuscule, nous traversâmes le principal décor du champ de bataille : les ruines incendiées et inquiétantes de Stalingrad. Les dernières couleurs du ciel hivernal sans nuages descendaient au-dessus de la ville écrasée tandis que notre camion roulait en cahotant sur une descente raide avant d'obliquer vers le nord sur la glace couverte de neige de la puissante Volga.

Nous roulâmes vers l'amont pendant environ 50 kilomètres jusqu'à la localité de Dubowka. Nous sortîmes de la zone de peur et de mort de la bataille pour entrer dans le paisible arrière-pays épargné par la guerre. La carapace de glace du fleuve majestueux, dont le nom devait rester pour toujours lié à notre triste destin, nous servait de chaussée. C'était une extraordinaire belle nuit d'hiver, sous une coupole d'étoiles comme je n'en avais jamais vu jusqu'alors. Les constellations familières, invariablement proches et grandes, presque comme des disques de flammes, étincelaient. Elles m'impressionnèrent et me permirent d'oublier un instant l'insondable détresse de la réalité. Mes pensées revinrent errer dans le passé.

C'est alors que surgit du fond de ma mémoire une image oubliée depuis longtemps. Je me revis sur la glace du puissant fleuve russe en train de rouler vers l'incommensurable profondeur de l'espace soviétique. Cela se passait presque un an auparavant. J'arrivais de France et, détaché auprès de la VI^e armée dans le secteur de Kharkov avec notre état-major qui suivait, je traversai le Dniepr sur un gigantesque pont de glace. Derrière moi se dressait la fière ville de Kiev. Les fantastiques coupoles et bulbes du couvent de Lavra, planté sur la rive abrupte du fleuve, étincelaient dans le soleil matinal.

C'était comme un adieu à l'Occident et à sa culture. Et lorsque je regardai vers l'est, dans le monotone paysage de neige, de plaines sans fin duquel venait un souffle glacé, ce fut comme si mon sang se figeait dans mes artères. Je me demandai en silence si je repasserais un jour le Dniepr. Que de tels souvenirs surgissent en un pareil instant, n'était que trop compréhensible. Vers quel destin cette course sur la Volga allait-elle me conduire ?

C'est une chance pour nous autres hommes qu'une main miséricordieuse enveloppe notre avenir d'un voile impénétrable. Si j'avais su, alors, que m'attendaient plus de sept années vides de consolation et d'amour, pleines de souffrances morales et physiques encore jamais éprouvées et d'angoissantes incertitudes sur ma vie, je n'aurais jamais eu la force de supporter les durs premiers mois de captivité.

Mais ce n'était pas seulement l'angoisse de mon destin personnel qui m'habitait au cours de cette nuit de février. Le souci de l'avenir effrayant que je voyais inéluctablement se préparer pour ma patrie et mon peuple, m'oppressait de plus en plus fort. Mes pensées ne cessaient de tourner autour de la tragédie de Stalingrad et je découvrais dans la catastrophe la signification exemplaire pour les événements à venir.

Je me souviens encore fois des mots vociférés par Hitler dans ses discours du début de novembre 1942, lorsqu'il annonçait au monde que le soldat allemand était sur la Volga et qu'il ne la quitterait pas. Stalingrad allait tomber, déclarait-il, mais ce serait en ménageant le plus possible notre sang afin d'éviter un nouveau Verdun. Ce n'en était pas moins pour des raisons de prestige qu'on venait de sacrifier toute une armée sur la Volga.

Cela, au cours des dernières semaines de ce combat insensé, d'innombrables soldats l'avaient connu et senti. Ils avaient finalement perdu toute confiance dans le chef de l'Etat, suprême seigneur de la guerre. On ne s'était pas engagé à temps sur la voie salvatrice et la conséquence devait en être un deuxième Verdun, beaucoup plus cruel et sanglant que celui de la Première Guerre mondiale.

L'effroyable martyre de plus d'un quart de million d'hommes touchait directement le peuple allemand, dans toutes ses provinces. Il ne s'agissait plus seulement ici d'un événement militaire. Cela avait une bien plus grande ampleur et j'eus l'impression que toute une partie de l'humanité s'était enfoncée dans les fosses communes de Stalingrad. Seule, une décision politique et morale aurait pu maîtriser la situation et éviter le pire. Mais il manquait le grand chef de guerre qui aurait osé briser les chaînes de la stricte obéissance militaire traditionnelle et, conscient de sa véritable responsabilité de soldat, agir humanement contre les ordres, de son propre chef, en n'obéissant qu'à la seule loi morale intemporelle.

Dans les tristes événements sur la Volga, je ne voyais pas seulement le tournant militaire de la guerre. Je ressentais et je pressentais, dans ce que je venais de vivre, quelque chose de plus, l'anticipation de la catastrophe finale qui allait s'abattre sur tout notre pays. Je vis tout à coup en esprit un deuxième Stalingrad, une répétition de la tragédie que nous venions

de vivre, mais d'une dimension encore plus effroyable. C'était une gigantesque bataille d'encerclement sur le sol allemand et la totalité de notre peuple y combattait pour sa vie. Ne s'agissait-il pas là du même problème que celui de notre VI^e armée au cours des derniers mois ?

La connaissance, la résolution et la force de percer ou de capituler pourraient-elles venir à maturité dans cet holocauste déjà annoncé ? Sentir, en étant mis à l'écart et impuissant, que notre propre destin s'approchait peu à peu de la patrie, était une écrasante charge morale qui devait s'alourdir dans les jours à venir jusqu'à l'insupportable.

J'étais constamment détourné de mes sombres méditations par le miséricordieux miracle du ciel hivernal si clair et dont le rayonnement était si proche que l'on aurait cru pouvoir le toucher. Il attirait sans cesse mon regard, comme par magie. Ce qui venait à l'instant de m'apparaître comme l'effondrement d'un monde sorti de son cadre et comme une catastrophe sans limite, prit tout à coup une dimension plus raisonnable. Je retrouvai mon équilibre et je me repris. Alors que j'imaginai l'instant d'avant que le chaos allait m'engloutir, voilà que la tranquillité et la paix se répandaient dans mon cœur déchiré. Cette consolation venait de l'ordre et de l'harmonie dont me fit prendre conscience l'armée de lumières étincelantes de la voûte céleste avec ses lois éternelles qui relèvent l'univers. La consolation que les étoiles dispensaient à mon âme était étrange, inconcevable, dans le cadre des événements terrestres, pour un esprit raisonnable. J'eus l'impression que mon destin personnel était mystérieusement inclus dans le grand ordre du cosmos qui englobe tout.

Pour la grande masse des survivants qui avaient échappé à l'enfer de Stalingrad, l'épilogue de la tragédie ne dura pas longtemps. Ils moururent par dizaines de milliers au cours des premiers mois de captivité. La faim, les privations, le froid et les maladies les avaient déjà destinés à une mort certaine, avant même la fin des combats.

La mort qui exerça ses ravages pendant des mois ne vida pas seulement les hôpitaux restés sur le champ de bataille. Elle accompagna les colonnes de prisonniers jusque dans les différents camps de triage, à Beketowka, Krassno-Armeisk et Frolov où sévissaient des épidémies dévastatrices. Jamais on ne pourra dresser un bilan exact des victimes de Stalingrad d'après leur nombre, leurs noms, les dates de leur mort.

Le petit nombre de ceux qui, après de longues années de captivité, ont pu recommencer librement une nouvelle vie dans leur patrie, devront toujours se demander comment justifier par leur propre existence la mort des autres, et comment ils pourront être les exécuteurs testamentaires de leurs camarades. Mais que toute l'Allemagne, elle aussi, songe fidèlement à ses innombrables fils qui reposent dans les lointaines steppes russes et qu'elle s'efforce, dans le présent et dans l'avenir, de donner un sens à leur inoubliable martyre.

Les tertres des tombes militaires allemandes de Stalingrad ont depuis longtemps disparu. Les cimetières ont été nivelés peu de temps après la bataille et partiellement transformés en terrains de football. Il ne reste plus aucune des modestes croix de bois grises. Mais c'est comme si, sur les rives de la Volga, se dressait une invisible et gigantesque croix qui projeterait son ombre sur notre peuple et tiendrait à nos cœurs un discours émouvant et prophétique.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 415

HORIZONTELEMENT :

I. - Postillon. — II. - Autoroute. — III. - Paru. — IV. - Ioulés. — Es. — V. - Luc. — Tisse. — VI. - Lat. — VII. - Oruro. — Blé. — VIII. - Norvégien. — IX. - S.N.E. — Nouet.

VERTICALEMENT :

1. - Papillons. — 2. - Ououaron. — 3. - Structure. — 4. - Toul. — R.V. — 5. - Ir. — Et. — Oen. — 6. - Loisir. — Go. — 7. - Lus. — Sibiu. — 8. - Otées. — Lee. — 9. - Né. — Sément.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à le

Signature,

Écrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1986

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

**CHAMPAGNE
LECLERE**

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix